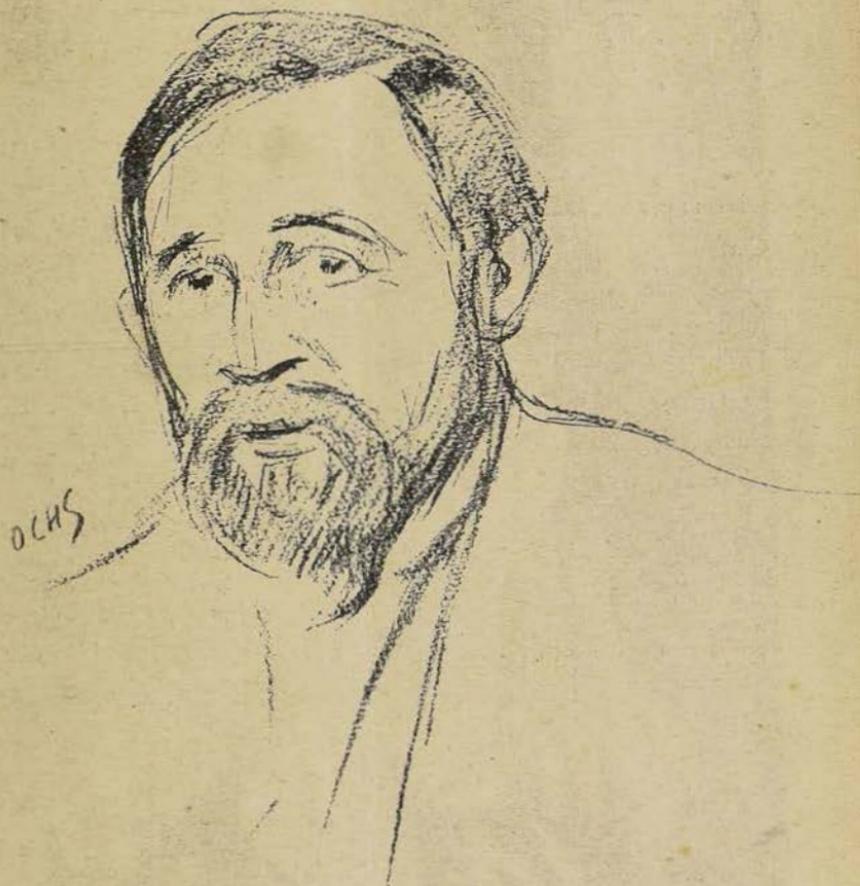


Pourquoi Pas ?

GAZETTE HEBDOMADAIRE PARAISSANT LE VENDREDI

L. DUMONT-WILDEN — G. GARNIR — L. SOUGUENET



Georges CHAVANNE

Professeur à l'Université de Bruxelles

Lisez : "Comment fut découvert le Trésor de P. P."

LE JOYEUX CHAMPAGNE SAINT-MARCEAUX

DONNE L'ENTRAIN
ET LA GAIETÉ

IMPORTATEUR GÉNÉRAL POUR LA BELGIQUE

Maison VAN ROMPAYE FILS SOCIÉTÉ ANONYME

RUE DE BRABANT, 70, A BRUXELLES — TÉLÉPHONE : 115.43



The Continental
Bodega Company

Porto - Sherry - Madère

Vins d'authenticité absolue et de qualité incomparable



Corte la bout.	9.—
Alto-Douro "	10.—
Jubilee "	13.50
17 Bis (Marque déposée) "	9.50
Nectar "	15.—
Sherry Elegante "	10.50

The Continental Bodega Company

Bruxelles, Anvers, Liège, Gand, Ostende,
Blankenberghe, Malines, Courtrai, Namur,
Menin, Ypres, La Louvière, etc.

Seul propriétaire de la **BODEGA**
Marque et Enseigne :

Maison fondée en 1879

Prix spéciaux pour le commerce



TAVERNE ROYALE

Galerie du Roi - rue d'Arenberg
BRUXELLES

CAFÉ-RESTAURANT

↓ ↓ DE PREMIER ORDRE ↓ ↓

Les gourmets
préfèrent **Le Grand Crémant**

*Le meilleur et le moins cher
de tous les vins mousseux
jusqu'ici importés de France*

COLIN-ARCQ, 62, rue de l'Abondance, Bruxelles

ÉTABLISSEMENTS SAINT-SAUVEUR

37-39-41-43-45-47, RUE MONTAGNE-AUX-HERBES-POTAGÈRES

BAINS DIVERS BOWLING DANCING

Les deux meilleurs hôtels-restaurants de Bruxelles

LE METROPOLE

PLACE DE BROUCKÈRE

Splendide salle pour nocés et banquets

LE MAJESTIC

PORTE DE NAMUR

Salle de restaurant au premier étage

::: ::: LE DERNIER MOT DU CONFORT MODERNE ::: :::

Pourquoi Pas ?

L. DUMONT-WILDEN — G. DARNIR — L. SOUGUENET

ADMINISTRATEUR : Albert Colla

ADMINISTRATION : rue de Berlaumont, BRUXELLES	ABONNEMENTS	UN AN	6 MOIS	3 MOIS	Compte chèques postaux n° 16.664 Tél. : bo. n° 187,83 et 293,03
	Belgique. . . .	fr. 30.00	16.00	9.00	
	Étranger. . . .	> 35.00	18.50	—	

GEORGES CHAVANNE

Un soir, après-dîner, dans une aimable maison où l'on aime à réunir des hommes intelligents appartenant à tous les milieux et qui savent causer, quelqu'un déclara : « Étant donné la modicité des traitements et les difficultés actuelles de la vie, je me demande comment on trouve encore des professeurs ! »

Un universitaire répondit : « Il y a la vocation ! »

Et comme on souriait, il ajouta : « Parfaitement. Je dis bien : la vocation ! Tous les hommes ont le désir de primer en quelque chose, de dominer, de commander. Les médiocres, les imbéciles se contentent de gourmander leur servante, leur domestique ou leurs enfants. Ils sont satisfaits de primer sur leur voisin au moyen d'un de ces petits rubans qu'on arbore à sa boutonnière et qu'on finit toujours par obtenir quand on les demande avec obstination ; d'autres sont heureux de briller dans le monde par leur faconde ou leur esprit ; d'autres encore en éblouissant leur voisin par l'étalage de leur richesse. L'impérialisme, comme dit M. Ernest Seillères — l'amour-propre, comme disait Larochejoucauld — revêt toutes les formes imaginables. Eh bien ! c'est le professorat qui lui donne les satisfactions les plus nobles et les plus complètes. Le professeur a la sensation, ou au moins l'illusion, de former des esprits et des caractères, de leur imposer sa marque. C'est un plaisir dont on ne se baise pas. »

Le fait est qu'il est presque impossible de comprendre l'histoire spirituelle d'une époque ou d'un milieu donné, sans tenir compte de l'influence, souvent ignorée, de certains professeurs de l'enseignement supérieur ou même de l'enseignement secondaire. C'est ce que Barrès a indiqué, avec tant de force, dans *Les Déracinés*. Il parlait du fameux Burdeau, qui fut ministre, et qu'il a dépeint sous les traits de son Bouteiller. Encore aujourd'hui, on reconnaît, dans le personnel politique et littéraire français, les élèves d'Izoulet. Dans notre milieu bruxellois aussi, certains professeurs ont exercé cet espèce de rayonnement qui tient quelquefois à la vigueur et à l'originalité intellectuelle du maître, mais qui, dans d'autres cas, en est totalement indépendante et se rattache plutôt à son caractère, à sa générosité, à sa chaleur de cœur, à un prestige

qui vient d'on ne sait quoi. Tels furent Hector Denis, Léon Van der Kindere, Charbo, Eugène Hanssens, René Berthelot, Rousseau, Pergameni... Notre héros d'aujourd'hui, M. Georges Chavanne, est un professeur de cette espèce.

Ce chimiste forme des esprits et des caractères.

???

Un chimiste, former des esprits et des caractères ? ! Vous voulez rire... Est-il une science plus technique, plus complètement « matérialiste » que la chimie ? Mettre de l'âme dans la chimie, c'est encore plus difficile que d'en mettre dans les mathématiques !

Soit. Mais M. Chavanne est Français. Or, c'est la caractéristique de la science française de rester toujours profondément humaine. Il est impossible à un savant français de ne pas philosopher un peu ; le grand maître de la chimie française, Marcellin Berthelot, était aussi bon philosophe que bon expérimentateur. Notre Chavanne est de cette école. Pour lui, la chimie est tout autre chose qu'une collection de formules. C'est une discipline de l'intelligence ; c'est une force civilisatrice. Si on le poussait un peu, il se chargerait d'y découvrir les éléments d'une morale. Dans tous les cas, nul n'est plus capable que lui d'en dégager cette poésie que comportent les formes les plus élevées de la science positive. C'est ce qui donne à ses cours quelque chose de vivant ; c'est ce qui lui assure, sur les étudiants, un ascendant d'autant plus grand qu'il s'impose non par l'autorité, mais par la sympathie. C'est par ce trait qu'il est de cette race de professeurs qui font, d'une université, un centre spirituel, une cité de l'intelligence.

???

L'Université libre de Bruxelles — sans doute parce qu'elle est une université libre — a toujours eu la chance de rencontrer quelques professeurs de cette espèce. Elle a su se les attacher, pourrait-on dire, les assimiler, même, quand ils venaient de l'étranger. C'est le cas de M. Georges Chavanne. Quand ce solide Jurassien arriva à Bruxelles, tout frais émoulu de l'école, il ne s'attendait certes pas à faire carrière. Cette chaire dans une université étrangère,

Pourquoi ne pas vous adresser pour vos bijoux aux joilliers-orfèvres

LE PLUS GRAND CHOIX
Colliers, Perles, Brillants
PRIX AVANTAGEUX

Sturbelle & Cie

13-20-22, RUE DES FRIPIEKS, BRUXELLES

« C'était une position d'attente : il l'occupe depuis 1906, et il ne songe nullement à la quitter.

C'est que, très français de cœur, d'esprit, de manières (il abandonna tout au moment où la guerre éclata, combattit comme simple époulu dans le dur secteur des Vosges et rendit des services inappréciables dans le service chimique), M. Chavanne s'est pris d'une véritable passion pour notre pays. La Belgique est devenue, pour lui, une seconde patrie, presque aussi chère que la première. Ce grand laborieux éprouve une véritable tendresse pour les solides qualités qui se cachent dans notre pays sous une enveloppe parfois un peu rude. Il sait ce qu'on peut tirer des milieux belges et il est heureux d'en tirer le plus possible.

C'est une vertu de la jeunesse de sentir très vite la sympathie que l'on a pour elle ; Georges Chavanne a, tout de suite, été pour ses élèves un de ces professeurs-camarades qu'on respecte d'autant plus qu'ils n'usent d'aucun moyen artificiel pour imposer le respect. A le voir travailler dans son laboratoire, au milieu de ses étudiants, on le prendrait pour l'un d'eux, tant il a conservé de jeunesse dans le regard et dans les manières. Certes, il est d'abord le professeur, celui qui dit la science, mais il est aussi le conseiller et l'ami de tous ceux qui travaillent à ses côtés.

Quant à ses travaux personnels, à sa contribution à l'avancement des sciences chimiques, nous n'en parlerons pas. Nous sommes d'une incompetence trop notoire, et une énumération de termes scientifiques et barbares n'apprendrait rien à nos lecteurs, qui, dans leur immense majorité, ne « compétent » pas plus que nous. Mais, dans tous les milieux scientifiques d'Europe et d'Amérique, le nom de Georges Chavanne commence à être cité parmi ceux des jeunes maîtres sur qui l'on peut compter. Si, par aventure, les chimistes boches se remettent à fabriquer des gaz infernaux et des explosifs épouvantables, Georges Chavanne est de ceux qui pourront leur répondre...

???

Un jour, pendant la guerre, au moment où, pour répondre à la propagande allemande, des bureaux avaient été créés par chacun des gouvernements alliés, un Américain, ami éprouvé de la France, où il habitait depuis de longues années, visitait la fameuse Maison de la Presse, rue François I^{er}. Il regardait la belle collection de tracts qui s'établait dans le bureau directeur et où des écrivains, des professeurs, des journalistes de talent s'étaient efforcés de montrer aux Suisses, aux Américains, aux Scandinaves, que la France est un pays « épatant ».

« C'est très bien, cette propagande par l'imprimé, dit-il. Evidemment, il faut la faire. Mais ce n'est pas celle qui compte le plus. Si vous voulez faire de la vraie propagande française à l'étranger, envoyez-y des Français de bonne qualité. Par contre, défiez-vous des Français de mauvaise qualité : ils défont tout le bien qu'ont fait les autres ! »

M. Georges Chavanne est un Français de bonne qualité. Il ne s'occupe jamais de politique ; il ne songe jamais à faire l'éloge particulier de son pays : mais le seul fait de sa présence, de son rayonnement personnel, a plus fait pour répandre l'influence intellectuelle de la France en Belgique qu'une centaine de brochures de propagande...

LES TROIS MOUSTIQUAIRES.



Au général Primo de Rivera dictateur en Espagne

Vous savez maintenant, général, ce qui vous reste à faire : envoyer votre portrait à Nothomb par les soins du sénor Gabriel-Superchangelango. A ce trait, nous reconnaitrons bien volontiers en vous l'élu du destin — mais, jusqu'ici, nous ne comprenons pas bien ce que vous faites ni ce que vous voulez.

Il y a, malgré la parole d'un grand roi, il y a toujours des Pyrénées. Ça nous cache l'Espagne. Les Espagnols, nous n'en connaissons guère que deux (ne parlons pas des grands artistes de lettres et d'art, qui sont universels) : l'un, c'est le duc d'Albe, parce qu'il est venu opérer en Belgique, où on a eu le temps de le voir et de l'apprécier ; l'autre, c'est le roi d'Espagne d'aujourd'hui, souverain sympathique et bien vivant, à qui il n'a vraiment manqué que de préférer Ostende à Deauville pour être tout à fait sympathique chez nous.

Bien entendu, avec des notions ou si primées ou si succinctes, nous ne prétendons pas connaître l'Espagne, d'autant plus que Georges Lorand, qui était le journaliste connaissant les pays étrangers, est mort. Une fois, nous avons prétendu nous occuper des affaires d'Espagne : c'était lors de la mort de Ferrer. Nous étions, on vous le certifie, guidés par les sentiments les plus humains. Il en est résulté, sur une de nos places publiques, un étrange monument qui n'appartient plus guère à Ferrer, selon la cacophonie, à la mode d'Echternach, de nos manifestations : ainsi, les journées de septembre se passent en juillet ; ainsi, la Brabantonne ignore ce qui se passa en Brabant en 1850 ; ainsi, la formule Noll, qui devait sauver Gand, l'étrangle ; ainsi, la fontaine Anspach est sur la place de Brouckère ; ainsi... Mais nous vous racontons là, général, des histoires que vous n'avez peut-être pas bien le temps d'écouter.

???

Le fait est celui-ci : un beau jour, dans Barcelone, vous vous êtes écrié : « Je suis le maître ! » Cela a suffi. Vous voilà le maître. Tous les autres qui, la veille, se croyaient les maîtres, ont fichu le camp.

Ce succès vous fut donc acquis à bien peu de frais. Mussolini, lui, avait au moins acheté une chemise noire, organisé le fascio, fait la guerre. Il s'était, en somme, bien donné du mal. Mais on croyait qu'il avait employé la méthode la plus expéditive. Vous, vous lui avez damé le pion, en ne faisant rien du tout.

???

Nos temps, général, sont étranges. Napoléon, voyant la foule qui se pressait pour l'acclamer, disait : « Il y en aurait encore plus pour me voir pendre ! » Et Clemenceau,

aux jours de la victoire, prophétisait à Poincaré : « Ma popularité n'a d'égale que votre impopularité, mais elles sont aussi précieuses l'une que l'autre... » Tout cela dit très bien l'instabilité de la gloire et du pouvoir — au moins pour un temps où le public avait des passions : amour ou haine.

Maintenant, général, le public est indifférent, et comme vous sommes entre militaires (le scribeur-pétrisseur atteignit le rang de soldat de 2^e classe), nous pouvons dire qu'il s'en fout...

Vous, Primo (marquis de Patratras y Patratras) vous envoyez — pure supposition — par la fenêtre Prieto (marquis de Carabinados y Decarabiderbinados). L'assistance applaudit. Prieto revient par la porte, pendant que vous regardez encore la fenêtre pour voir où il est tombé, et il vous envoie le rejoindre...

L'assistance, derechef, applaudit.

Il n'y a pas que le public qui montre cette équanimité. Les chefs d'Etat sont aussi dans un état de... bonne volonté impressionnante. Mussolini s'assied sur le roi d'Italie, qui ne peut même plus faire : *covic*, mais, autant qu'il en dépasse un morceau, on constate que ce souverain donne des signes de satisfaction externe.

Le roi d'Espagne avait accordé sa confiance à Prieto, Alba et autres... Vous défenez sans vos attendre et Sa Majesté dit : « Ça va bien ! » et vous accordez sa confiance.

Il suffit, en somme, de crier fort... Quel jobard que ce Bonaparte, qui avait cru devoir remporter vingt victoires et réorganiser l'Etat avant de se proclamer le maître ! Aujourd'hui, on tape du poing sur la table, on crie à tue-tête, selon le pays ou le langage : « Caramba ! Per Bacco ! Goddam ! Tonnerre de Brest ! Potferdoum ! » et l'affaire est dans le sac. (Quel dommage que Nothomb ait une petite voix de jeune coq enrhumé ! Car, enfin, s'il n'a pas votre superbe uniforme, c'est au moins un gentil garçon, plein de talent.)

???

L'affaire est dans le sac, et tout le monde, du plus huppé au plus humble, tend le bas des reins à votre cravache...

C'est évidemment à ce moment que votre rôle devient difficile. Jusque-là, nous voyons bien qu'il était à la portée de tout le monde. Mais ensuite...

Evidemment, nous attendons, sans pronostiquer. Et peut-être bien que, vous aussi, vous attendez...

A la vérité, on voit bien qu'il y a avantage à « faire quelque chose ». En politique intérieure, on peut fouailler les gens. En politique, extérieure, il n'y aurait peut-être aussi qu'à ne pas se gêner : Poincaré a envoyé promener l'Angleterre ; Jaspas a envoyé promener l'Angleterre ; Mussolini vient d'envoyer promener l'Angleterre ; les Turcs ont envoyé promener l'Angleterre... C'est peut-être une mode, et il n'est peut-être pas trop tard pour que vous la suiviez ; l'Angleterre a encore quelques belles promenades à faire... Une de plus sera excellente pour son hygiène.

Tout ceci sans vous donner des conseils...

Découragés par les velléités, nous volons volontiers, voyez-vous, général, au secours du succès. Après tout, quoi ? dans ce domaine du réel qu'on nomme la politique, il faut avant tout réussir... Vous avez réussi : « Bravo, vive Primo de Rivera, marquis de Chose y Machin... ! »

???

Pourtant, nous avons une vague inquiétude : c'est qu'un autre, à votre instar, remarquant un sabre, crie : « Caramba ! » et tape du poing sur la table... Nous ne voudrions pas que vous vous enfournassiez illico dans la cheminée...

On demande que l'expérience « sorte » ses résultats. D'où, général, ce petit pain d'encouragement.

Pourquoi Pas ?



Les Miettes de la Semaine

La victoire de M. Poincaré

Il n'y a pas à en douter : M. Poincaré est en train de remporter la victoire. Victoire sur l'Allemagne d'abord, victoire sur l'Angleterre ensuite, victoire sur les clémencistes et les briandistes enfin. De cette victoire là, il ne parlera pas, mais croyez bien que c'est celle qui lui fera le plus grand plaisir. Pendant sa présidence de la République — prison dorée pour un homme politique, à moins qu'il n'ait l'énergie de rompre avec les usages qui ont peu à peu réduit ses prérogatives — les amis de M. Briand et surtout ceux de M. Clemenceau l'ont lardé de brocards et d'insinuations. Le Tigre, surtout, n'a jamais caché son mépris pour « cet avoué de province » pour ce « poltron qui fait le brave » pour ce « cerveau à pattes ». Et tous les sous-tigres de renchérir...

Or, M. Poincaré n'est pas de ceux qui pratiquent le pardon des injures. Il n'oublie jamais. Pensez s'il peut savourer son triomphe ! Clemenceau a fait la guerre, a gagné la guerre — mais il n'a pas su faire la paix : il a laissé la voie libre à l'hégémonie anglo-saxonne.

Poincaré, lui, arrivera-t-il à gagner la paix ? On commence à le croire ; dans tous les cas, il a secoué l'hégémonie anglo-saxonne. Et tous les grands hommes de 1919, ceux dont il paraissait l'humble adjoint, les Clemenceau, les Wilson, les Lloyd-George, sans parler des Tardieu, des Mandel, des Ignace ne sont plus rien, plus rien...

M. Poincaré est content.

Vous trouverez chez DUBOSC, 5, rue Crespel (Porte Louise), des robes et des tailleurs simples, mais chics (modèles de Paris).

Studebaker Six

La voiture STUDEBAKER six cylindres ne procure que des agréments à son propriétaire. Elle ne nécessite qu'un entretien des plus facile.

Agence Générale : 122, rue de Ten Bosch, Bruxelles

La crise du parlementarisme

Décidément, le régime parlementaire subit, dans toute l'Europe, une crise grave. Mussolini trouve en Espagne un imitateur heureux. Certes, le général Primo de Rivera a mis le mussolinisme à la sauce espagnole : il a fait un simple pronunciamiento, mais sa proclamation de début est tout à fait dans le style mussolinien. Toutes ces révolutions autoritaires font singulièrement marcher les imaginations. « Il nous faudrait un *Musselmans* ! », disait l'électeur d'Uccle. Vous verrez que les officiers mécontents, les anciens combattants vont se mettre à la recherche

au moins dans les journaux, d'un Primo de Rivera belge.

Il est manifeste que, dans tous les pays de l'Europe, les sympathies de la jeunesse vont, d'une part, au communisme, de l'autre au fascisme. Entre les deux extrêmes, les vieux libéraux, et — ce qui est assez comique — les socialistes parlementaires, se trouvent également coincés. M. Vandervelde constate mélancoliquement que la réaction triomphe, et M. Paul Hymans que les libertés parlementaires sont en péril.

Mais il faut dire que le parlementarisme, chez nous, n'est pas encore tombé à l'état de déliquescence du parlementarisme italien ou espagnol. Et puis, chez nous, ce qui, pour le moment, s'oppose au succès d'un mussolinisme ou d'un primoriverisme national, c'est que nous vivons au pays de Narquoisie. Si un militaire tentait de réformer les mœurs politiques, il se trouverait tout de suite quelqu'un pour lui crier : « zo-ot ! »

Prochainement, ouverture du
BRISTOL TAVERN'
Dégustation
Grill Room — Buffet froid

La rentrée des classes 1923

ne se fera pas sans que chacun soit muni de son « Swan ».
Allez choisir le vôtre
A la Maison du Porte-Plume, 6, boulevard Adolphe Max.
Et prochainement à Anvers, 117, Meir (en face Innovation).

Opinions

Avez-vous remarqué, que, de l'opinion d'un homme sur une des grandes questions du jour, vous pouvez généralement déduire toutes les autres? Celui qui acclame Mussolini approuve l'occupation de la Ruhr, crie : Vive la France!, déteste Lloyd George et la politique anglaise, attribue tous les malheurs du temps à un certain « M. Finance Internationale » à qui M. Stanley Baldwin obéit comme un domestique, se fiche des Arméniens, méprise les Grecs, ne sait plus trop ce qu'il faut penser des Turcs et hausse les épaules quand on parle de la Société des Nations.

Celui qui déteste Mussolini désapprouve l'occupation de la Ruhr, regrette que nous n'ayons pas suivi la politique anglaise, assure que les Français ne sont pas des gens sérieux, que la Société des Nations est la plus grande invention des temps modernes, qu'il faut s'entendre avec les Allemands, écouter les avis financiers, admirer M. Venizelos et bouter les Turcs hors d'Europe après avoir fondé la grande Arménie.

La plupart de ces idées n'ont entre elles aucun lien apparent, mais vous verrez qu'elles se tiennent. C'est que nos idées politiques (où autres) ne nous sont presque jamais dictées par la logique et la raison, mais par le sentiment, le tempérament et les habitudes.

La note délicate sera donnée, dans votre intérieur, par les lustres et bronzes de la C^o B. E. L. (Joos), 65, rue de la Régence.

Automobiles Buick

Les Usines BUICK sont toujours au premier rang de toute innovation mécanique; c'est ainsi qu'elles ont été les premières, en Amérique, à construire en grande série leurs voitures 4 et 6 cylindres, équipées avec freins sur roues AV. Le nouveau modèle 1924 sera une merveille de mécanique.

La Belgique humiliée

Le *Pourquoi Pas?* ne tire aucune vanité de prophéties faciles. Même une éclipse de soleil était moins aisée à prévoir que l'échec de l'inéffable baron Descamps-David à la Société des Nations.

Voilà la Belgique définitivement écartée de la Cour internationale de justice.

Les télégrammes de Genève enregistrant cette nouvelle humiliation belge, négligent de nous dire combien de voix l'auteur d'*Africa* a recueillies; à-t-il au moins bénéficié des suffrages des trois délégués belges?

Compliments au gouvernement: il n'a pas son pareil pour inventer des grands hommes au détriment du pays. Au revoir, baron; à la prochaine fois — c'est-à-dire au prochain camouflet!

Mais pourquoi, devant pareil scandale renouvelé, aucun quotidien ne s'est-il ému?

« CHERRYOR », Apéritif
Se déguste dans tous les cafés.

Quelle simplification

de la vie que de téléphoner au 472.41, chez Eugène DRAPS, en lui donnant l'adresse ou plan des fleurs et corbeilles devant être remises.

Une „ combine ” pour les réparations

M. Joseph Firebolli nous prie d'insérer la lettre suivante. Déferons à son désir: il y a des lettres moins sensées et moins bien tournées:

A M. Theunis, lecteur du « Pourquoi Pas? »
et Ministre des Finances,

Permettez-moi de vous soumettre une combinaison. Que l'Allemagne remette à ses créanciers ses collections artistiques, après évaluation de chaque œuvre en devise-or. L'Allemagne serait créditée de ses sommes.

Les œuvres pourraient être vendues, à leur valeur, par les détenteurs aux pays à change haut qui ont des musées à meubler. Le tout, sous réserve d'un droit de rachat, pendant x années, dans le chef de l'Allemagne.

L'acheteur perdrait les intérêts des sommes immobilisées, oui. Mais il aurait eu, en échange, la jouissance des œuvres d'art.

Quand un paroissien est en faillite, on ne lui laisse pas ses bijoux, fussent-ils de famille, sous prétexte qu'ils ne couvrent pas l'intégralité de ses dettes.

Je ne vous demande, cher co-lecteur et ministre, ni une commission sur l'affaire, ni votre place, mais je vous prie de croire que je m'ennuie dans le ministère où je suis employé — ce qui ne m'empêche pas d'être le plus humble et le plus dévoué de vos fonctionnaires.
Joseph Firebolli.

MICHEL MATTHYS, 16, rue de Stassart, Ixelles.
Tél. 153.92

Représente les pianos Feurich et Rönisch.
Les autos-pianos Philipps-Ducanola à pédales.
Philipps-Duca reproducteur à électricité.
Philipps-Ducartist reproducteur à électricité et pédales combinés. — Facilité de paiement.

Diplomatie et poésie

Le tremblement de terre du Japon a mis en vedette Paul Claudel, poète et ambassadeur. Ces deux professions paraissent a priori incompatibles: on conçoit plus facilement un diplomate gâteux que poète.

Mais, par dessus le marché, quel poète est-ce, Claudel? Il dénichète les hémistiches, s'assied sur la rime, massacre la césure, ou plutôt il ignore tout ça. Il fait des vers libres, archi-libres, autant dire qu'il est anarchiste...

Pour compléter, il est mystique... Vous connaissez cette variété de l'espèce poète ? Ça se rencontrait à Paris, à Montmartre et à Bruxelles, rue des Bouchers, au temps de Charles Morice. D'ailleurs, on publie des vers de Claudel. En voici consacrés à Verlaine :

Faible Verlaine ! maintenant reste seul, car tu ne peux aller plus
[loin]

Rimbaud part, tu ne le verras plus, et ce qui reste dans un coin,
Ennamant, à demi fou et compromettant pour la sécurité publique,
Les Belges l'ont soigneusement ramassé et placé dans une prison
[en briques]

Il est seul. Il est en état parfait d'abaissement et de dépossession.
Sa femme lui notifie un jugement de séparation.

Vous jugez ainsi de la manière ! Et maintenant, apprécions les sentiments :

Le Franck autrichien

Il ne s'agit pas de notre souriant ministre des Colonies, mais du vice-chancelier d'Autriche, qui, comme notre Franck, « a le sourire ».

Les directeurs du *Flambeau*, qui ont entrepris une enquête dans les pays danubiens, ont interviewé Franck le Viennois, lequel appartient au parti *gross deutsch* ou pan-germaniste.

Nous avons répété, avec insistance, au Dr Franck, écrit « Le Flambeau », combien la Belgique souhaiterait, avec l'Autriche, une pleine et sincère réconciliation. Nous lui avons parlé de la maladresse de cette Allemagne qui n'a jamais eu le courage d'avouer ses crimes, et qui recommence à les nier avec une

L'INVASION



— Ne nous attardons pas : les deux loges que nous avons louées, ce soir, à la Monnaie nous attendent dans une heure...

Lamentable Verlaine, poète, oh ! comme tu t'y es mal pris !
Cet art honorablement de vivre avec tous ses péchés

Qui sont comme s'ils n'étaient pas, du moment où nous les
[tenons cachés,

Cet art qui vient comme de cire d'accommoder l'Évangile avec
[le monde,

Comme tu n'y as rien compris, espèce de soudard immonde !

Comprenez bien que tout ça ne nous choque pas, nous
(au contraire), mais nous ne sommes pas ambassadeur.
À la rigueur, nous concevons un ambassadeur qui organise une fête de charité, qui s'habille en Turc ou en Louis XIV, mais un ambassadeur qui absout le pauvre Lélian, pêcheur relaps et prisonnier...

On comprend qu'on l'ait envoyé au Japon, celui-là...
À Bruxelles, il eût fait tache dans notre beau monde...

exaspérante audace. Nous lui montrons l'importance de ce facteur moral dans l'affaire des Réparations.

« Songer, quand vous parlez de la Ruhr, avons-nous osé dire au Dr Franck, dont le sourire nous encourageait, songez aux atrocités allemandes en Belgique... »

— Vraiment ! fit le vice-chancelier d'Autriche, dont une réelle surprise altéra un moment les traits souriants. Y a-t-il eu, vraiment, des atrocités allemandes ? »

Ou bien le Dr Franck s'est payé la tête de nos confrères du *Flambeau* —, ce qui semble impossible au prix où est la couronne. Ou bien la propagande de M. Jaspard est bien mal faite à l'étranger.

En tous cas, le vice-chancelier — comme on dit chez nous — « en a de bonnes » !... Ce Franck autrichien vaut le mark allemand.

Ali ben Mourzouk

Une amusante facétie dont on s'est fort égayé dans les milieux journalistiques. Un de nos bons confrères, président d'une de nos organisations de presse, actuellement en villégiature sur la littoral, eut, ces jours derniers, l'idée de se faire photographe. Il se coiffa d'un fez emprunté à un ami retour de Belgrade, se munit d'un de ces longs porte-cigarettes en bois garni de perles qu'affectionnent les Orientaux, et s'étant chargé les épaules de quelques tapis, se présenta devant l'objectif d'un Kodak. Il obtint ainsi l'image d'un superbe tchouk-tchouk.

Une épreuve de la photo fut adressée à la rédaction du journal accompagnée d'un mot de l'intéressé. Celui-ci informait ses amis du canard qu'il leur envoyait le portrait d'Ali ben Mourzouk, vendeur de tapis d'Orient, originaire d'Arménie, photographié dans l'exercice de ses fonctions.

Le faux Ali ben Mourzouk fut, on le devine, immédiatement identifié et la rédaction décida de donner au document la plus large publicité. Notre confrère, recevant le lendemain le *XX^e Siècle*, à la Panne, où il villégiature, y découvrit avec stupeur son effigie avec cette légende :

« Ali ben Mourzouk, président de la presse d'Erzeroum, délégué de l'Arménie au Congrès des Sciences administratives. »

Il en rit encore.

BESTAURANT LA PAIX, 57, rue de l'Écuier

Son grand confort — Sa fine cuisine
Ses prix très raisonnables

LA MAREE, place Sainte-Catherine
Genre Prunier, Paris

Savon Bertin à la Crème de Lanoline

Conserve à la peau le velouté de la jeunesse

Le concours de Rome

Avec beaucoup de sens, d'autorité et de bonne humeur, notre ami Ernest Closson montre, dans *l'Indépendance*, la nécessité de réorganiser le Concours de Rome.

L'Évenail a déjà souligné ce fait que les jeunes gens qui, cette année, sont entrés en loge n'étaient que quatre, alors que l'épreuve réunissait jadis une quinzaine de concurrents. L'explication de ce déficit est simple : la récompense consiste en effet en une pension de 4.000 francs, versée en quatre annuités. Mais, pour ces 4.000 francs, le lauréat doit, pendant quatre ans, séjourner trois mois à l'étranger. Il va sans dire que cette prime, assez alléchante avant la guerre est devenue dérisoire.

Les « poètes » chargés d'écrire le texte de la cantate sur lequel s'exerceront les musiciens, sont désignés d'office. Un jury désigne alors un « premier » et un « deuxième » grand prix.

L'heureux élu reçoit ensuite, dit M. Closson, le subside nécessaire à l'exécution de sa « cantate » au jour de la séance annuelle publique de la classe des Beaux-Arts de l'Académie, après le discours prononcé par le président (ce discours constitue pour la cantate une préparation excellente, parce qu'il impatiente tout le monde et que, généralement, interminable, il empêche, par contraste, de constater les longueurs de la cantate). Enfin, le manuscrit va rejoindre ses aînés dans les rayons de la bibliothèque du Conservatoire de Bruxelles, d'où il ne sortira vraisemblablement plus qu'à la faveur d'un tremblement de terre. Le lauréat, lui, ayant bu le vin d'honneur dans son patelin, boucle ses malles.

C'est aux dépens de cette cantate que l'on a pu acheter...

une économie permettant d'augmenter la pension des candidats.

M. Closson propose aussi de remplacer la cantate par une symphonie ou un quatuor, ce qui constituerait, d'abord, une simplification de la procédure.

Plus de commission du livret du prix de Rome, plus de choix délicat de deux poètes, lesquels trouveront dans la composition d'odes inaugurales de monuments de nombreux objets d'activité; plus de choix embarrassant d'un sujet, qui à tel concurrent va comme un habit sortant de chez le bon faiseur, à tel autre comme si on lui avait pris mesure sur une colonne d'escalier. On épargnerait, de plus, les indemnités des membres de la commission du livret; celles des auteurs du livret; enfin, et surtout, une bonne partie du subside nécessaire à l'exécution. On sait ce que coûtent, aujourd'hui, la préparation et l'exécution publique d'une œuvre musicale. La suppression des solistes et des choristes représenterait ici, une somme assez rondelette. L'ensemble de ces diverses économies viendrait augmenter la prime du lauréat. Et, du même coup, on réajusterait la vieille institution, en la mettant en harmonie avec l'évolution moderne de l'art musical.

Quand la réorganisation de l'université de Gand laissera à M. Nolf quelques loisirs, voilà de la bonne besogne à accomplir.

AUTOMOBILISTES. — Carburateurs « Zenith », accus « Dinin », guêtres ressorts « Jeavons », bougies « Pognon » et « Champion ». Agents exclusifs : *Trentelivres & Zwaab*, 50, rue de Malines, Bruxelles.

Mise au point, réparations rapides.

Simple question

— Que fumer ?

La Cigarette de Luxe par excellence...

— Naturellement, la « Bogdanoff Métal », à fr. 5.50...

Frictions musicales

Du *Journal*, 15 septembre 1925 :

La musique fait pousser les cheveux, selon un praticien d'Amérique. Les ondes sonores des instruments agissent comme une friction sur le cuir chevelu et réveillent les vaisseaux sanguins : Liszt, Kubelik, Paderewski n'avaient-ils et n'ont-ils pas des cheveux magnifiques capables de faire rêver Marcel, l'ondulateur, lui-même ?

CHATEAU D'ARDENNE (près Dinant)

Lunch, 20 francs — Dîner, 20 francs

Tennis et golf de 18 trous

(unique en Belgique)

Les amateurs de Porto exigent partout le Porto Rosada

Objets perdus

La publication mensuelle de la liste des objets perdus et déposés à l'hôtel de ville nous remet en mémoire l'histoire de Jef den Loerik, celui qui a tenu un estaminet rue de l'Amigo.

Un soir, Jef den Loerik rentra avec la figure d'un Bruxellois qui aurait trouvé un prinkère dans ses carbonnades.

« Eh bien ! dit Fluppe, qu'est-ce que tu as, do ?

— Voilà : vous savez que ma femme m'envoie toujours faire des commissions, n'est-ce pas ? Une fois, c'est une botte de spinoges ; une autre fois, c'est deux bouteilles d'amer, ou bien un chapeau neuf. Et moi, trimballer avec des paquets, c'est plus fort que moi, mais je ne peux pas !

remier garde ville que je vois, je lui dis : « Ecoutez un peu, garde ville, je descends justement du tram; il y avait près de moi un monsieur qui a oublié un paquet...enez, le voilà; faites porter ça au bureau des objets perdus ! » Et le garde ville il le fait porter, n'est-ce pas ? Alors, moi, je rentre, et comme le bureau des objets perdus est juste vis en face de mon estaminet, je vais rechercher le paquet... Vous voyez comme c'est facile ! Eh bien ! ce matin, ma femme me dit : « Jef, il faut aller acheter deux poids de 25 kilos que j'ai besoin pour peser mes pommes de terre. Allez acheter ça au Bon Peseur, près de l'église Sainte-Marie; ce sont les meilleurs. » Je dis : « C'est bien », et je m'en vais. J'arrive au Bon Peseur et j'achète deux beaux poids de 25 kilos. Et puis, je m'assieds à la terrasse d'un café près de l'église Sainte-Marie — et le premier agent qui passe, je lui crie : « Eh ! là-bas, garde ville, il a un monsieur qu'il a oublié ses paquets ici. » — « C'est bon, dit le garde ville; on portera ça au bureau des objets perdus ! » Et il s'en va avec mes poids. Eh bien ! je viens d'aller ici en face et mes paquets ne sont pas là ! Ça est drôle, hein !

— Oui, dit Fluppe, ça est drôle. Que voulez-vous, la police elle est si mal faite ! »

Mais Pie den Slumme, qui n'avait rien dit, crie tout à coup :

« Gij beest, stoemerike, ezels da ge do zijt ! Tu as donné tes paquets probable à un garde ville de Schaerbeek ?

— Ah bien ! dit Jef den Loerik, qu'est-ce que ça fait ?

— Qu'est-ce que ça fait ? dit Pie den Slumme. Ça fait que tu peux maintenant aller jusqu'à l'hôtel de ville de Schaerbeek pour les avoir de retour !... »

La CLEVELAND-SIX est la Reine incontestée des Six-cylindres. Quelques conduites intérieures de luxe sont livrables immédiatement à l'ancien prix. P. PERRON & Cie, 209, avenue Louise.

IRIS à raviver. — 40 teintes MODE

Dialogue de fiançailles

« Dis, mon Robert, qu'est-ce que je viens de manger ? dit la douce fiancée, en se penchant vers la blonde moustache de son futur époux :

— Du fromage de Roquefort...

— Non, mon chéri, des fraises... »

LA-PANNE-SUR-MER

HOTEL CONTINENTAL. — Le meilleur

La carte du jour

On nous communique les cartes du jour du restaurant *BahnhoFs Hotel*, de Duisbourg a. Rh., en date du 14 septembre et du 15 septembre.

La comparaison est suggestive.

Le 14 septembre, le *Luculus Platte Monte-Carlo* coûte 100 millions et le *Cateau Briand garniert* 85 millions.

Le 15 septembre, les mêmes plats sont marqués respectivement 125 millions et 100 millions.

Disons froidement que ce restaurateur est digne de participer à la prochaine Olympiade pour le championnat du saut en hauteur...

LES PLUS BEAUX LUSTRES, BRONZES D'ART
ET SERRURERIE DE STYLE
à des prix modérés.

se trouvent chez ROIN-MOYERSON, 55, boul. Bataviaux.

A l'Université libre

Un jury y fait passer, en ce moment, l'examen d'entrée aux jeunes gens ayant fait leurs gréco-latines.

Le professeur de grec, cette semaine, a soumis aux récipiendaires, aux fins de traduction, un texte portant notamment que « la ville de *** était l'*omphalos* de la Sicile ».

Trois étudiants, se présentant successivement, ne savent pas traduire le mot *omphalos*; le professeur, fraternel, cherche à les repêcher.

Dialogue entre le professeur et le premier étudiant :

— Voyons, Monsieur, *omphalos*, vous savez ce que cela veut dire ?

— ???

— Mais encore ?...

— Ne s'agit-il pas de la peau du ventre (*sic*) ?

Le professeur, de plus en plus paternel :

— Vous approchez... Voyons : qu'avez-vous sur le ventre ?

— ???... Rien...

— N'avez-vous pas une dépression ou, mieux, une cicatrice ?

— ???... Non, rien...

— Que faites-vous du nombril, alors ?

— ???

— Comment ! Vous ne savez pas ce que c'est qu'un nombril ?

— Non.

— Eh bien ! demandez à votre mère : elle vous le dira... On passe au second étudiant. Mêmes questions, même insuffisance.

Au troisième étudiant, un bon Wallon. Même début, même attitude...

— Voyons... N'avez-vous pas, sur le ventre, une dépression, etc... ?

L'étudiant prend un air ingénu et, tout rougissant, déclare enfin, avec un fort accent de Nameur :

Ah ! bin oui, il y a la pomme d'Adam !

Ce fut le tour du professeur à prendre la forme d'un point d'interrogation...

Un moteur merveilleux, une carrosserie élégante, le fond plus encore que la forme; en un mot, la ESSEX Torpedo garanti à l'acheteur une voiture de ligne simple et élégante d'une résistance inconnue jusqu'ici. Etab. PILETTE, 96, rue de Livourne, Brux. — Télép. 437.24.

Teinturerie De Geest 39-41, rue de l'Hôpital --
Envoi soigné en province. — Tél. 2997

Scène brève

(Le théâtre représente l'intérieur d'un ménage bourgeois. Salle à manger confortable. Plusieurs fauteuils-bergères, dans l'un desquels, Monsieur, affalé, essaye de lire un journal. Au premier plan, un piano devant lequel est assise Madame, qui chante en s'accompagnant.)

MADAME (ayant poussé la dernière note du grand air d'« Armide »). — Je passerais ma vie à chanter, Gustave ! Je voudrais être oiseau...

GUSTAVE. — Et moi, fusil !

Rideau.

BAS POUR VARICES

CEINTURES MEDICALES

Pharmacie anglaise

CH. DELACRE

64-66, rue Condéberg, Bruxelles

Taxe de luxe

Pourquoi ne taxe-t-on pas, par exemple, notre candidat international et perpétuel le baron Descamps-David Fischbach Malacors pour l'usage somptuaire d'autant de noms patronymiques ?

Nous appelons l'attention de notre grand argentier sur cette source de revenus. Il suffit de voir la composition des conseils d'administration de nos banques et sociétés financières pour saisir la légitimité de notre proposition...

Les automobiles VOISIN, 53, rue des Deux-Eglises, livrent dès à présent les modèles du prochain Salon de Paris.

Porto Rosada.... — Grand vin d'origine...

Le triomphe du fisc

Entendu ces propos :

« C'est vrai, très vrai, archi vrai : le fisc l'emporte, le fisc triomphe. On ne lui échappe pas. Je ne lui ai pas échappé. Ainsi, si vous gagnez un million cette année...

— Radieuse hypothèse !

— ... le fisc en prendra sa très, très large part. Cette infortune...

— Si on peut dire !

— ... m'advint. J'ai donc été échaudé. Il me reste, en tous cas, une somme. Mais je vous jure mon billet (expression locale) que cette somme-là, je ne la placerai pas en Belgique, et jamais le fisc n'en entendra plus parler. »

Ces propos, nullement héroïques, ne sont pas cités à titre exemplaire. Seulement, ils expliquent bien des choses... Et si les fortunes acquises s'en vont, loin et à l'abri, le plus parfait, le plus ardent des fisces restera, tôt ou tard, Gros-Jean devant une Belgique que son zèle et sa perfection auront ruinée.

Muscadins au Rhum Weiler NOUVEAU CAKE
le SUCCÈS du JOUR



Miss Blanche
LADIES
en toutes teintes
LE GRAND CHIC
Madames
à vos Cigarettes
à vos toilettes
2/40 la boîte

Fleurs

L'entretien de la décoration florale du square de la Colonne du Congrès est l'affaire de l'Etat et non de la ville de Bruxelles, nous dit-on. Tant mieux et tant pis ! Tant mieux, puisque cela nous permet de retirer le charbon du bouquet que nous offrons aux services horticoles communaux. Tant pis, parce que s'il faut compter sur l'Etat pour faire une parure florale décente, autant renoncer tout de suite à tout espoir...



MACHINE A ÉCRIRE

M. A. P.

44, RUE DE L'HOPITAL.

Mangez du poisson

Le bon Mgr Keesen est parti trop tôt. Il eût vu un essai d'application d'une de ses idées économiques, lui qui voulait résoudre, par le hareng, le problème de la bonne alimentation populaire.

La France vient d'organiser une « semaine du poisson », et tous ses ministres ont été, solennellement et à titre d'exemple, manger du poisson à Boulogne. La morue et le merlan furent exaltés. Et on a posé au public cette question : « Pourquoi ne mangez-vous pas plus de poisson ? »

Pourquoi ?... Trente-six raisons ; mais il y a les mystères ferroviaires du poisson qui expliquent des choses.

Nous étions jadis (histoire de l'avant-guerre) dans un patelin voisin de Toulon. On voulut manger une bouillabaisse bien tassée. Le propriétaire de l'hôtel fut mandé. Il répondit, perplexe :

« Une bouillabaisse ? Mais il fait du vent depuis quinze jours.

— Et alors ?

— Alors les pêcheurs ne sont pas sortis ; il n'y a pas de poisson...

— Mais on en sert dans les restaurants.

— C'est qu'il vient de Paris.

— On pêche donc de la raie dans la Seine ?

— Non, mais à Dieppe, d'où elle nous vient par Paris à Marseille, d'où nous la commandons pour Toulon.

— Pauvre bête ! elle doit être fatiguée. Revenons à la bouillabaisse...

Le patron avait fait un gros effort de réflexion. Il dit :

— Du poisson d'ici, pêché ici, n'y pensons pas, tant qu'il fait froid et qu'il y a le moindre vent. Cependant, il faut du poisson de la Méditerranée. Je vais écrire à Bâle...

— A Bâle !...

— Oui, c'est là qu'on trouve tous les poissons de Dieppe et du Lavandou, de la Baltique et de l'Adriatique... Vous aurez votre bouillabaisse.

Et, de fait, nous l'eûmes.

Gabriel Snubbers

supprime les coups de raquette et fait que, sur les plus mauvaises routes, on roule comme sur un billard. L'amortisseur « Gabriel Snubbers » se monte par nos mécaniciens sur toutes voitures à l'essai pour quinze jours. Demander brochure explicative à Mertens et Straet, 104, rue de l'Aqueduc, Bruxelles. Tél. : 452.71 et 465.50.

Onbekend et Léonard

Nous avons tous vu, dans les journaux, la photographie du groupe d'experts appelés à décider de l'authenticité de la *Belle Ferronnière* d'outre-Atlantique. Ce qu'ils ont l'air de se fiche de Léonard de Vinci, ces experts !...

Amédée Lynen écrivait autrefois — et illustra — la biographie du célèbre peintre flamand Onbekend qui a, comme on le sait, plusieurs toiles au musée de Bruxelles.

Un richissime Américain qui, l'an dernier, acheta chez un antiquaire de la rue des Alexiens, à Bruxelles, un tableau signé de ce grand maître, a des doutes, à présent, sur l'authenticité du chef-d'œuvre dont s'honore sa galerie. La commission de notre musée ancien sera prochainement saisie de cet important litige.

Th. PHLUPS

CARROSSERIE
D'AUTOMOBILE
DE LUXE : : :

123, rue Sans Souci, Brux. — Tél.: 338,07

En voiture, Messieurs!

Les véhicules qu'ils préfèrent :

- M. Vandervelde : la berline.
- Mgr Rutten : le carrosse du Saint-Sacrement.
- M. Mussolini : le char romain.
- M. Volckaert : le char-à-bancs pour touristes.
- M. Jules Leku : le char-à-bia.
- M. Abraham : le coupé.
- M. Bertrand : l'auto... didacte.
- M. Francqui : la chaise-au-porteur.
- Le vieux marcheur : la trotinette.
- M. Cappare : le tut-ank-camion.
- Le citoyen Jacquemotte : la charrette (pour le P. O.).
- M. Lebureau : le sleeping-car.
- M. le sénateur Speyer : l'économique.

Le dernier chic est de faire ses courses en ville et une promenade au Bois dans son cabriolet 5 HP Citroën.

Champagne BOLLINGER

PREMIER GRAND VIN

Une scène bruxelloise pour Libeau

Le théâtre représente un magasin Delhaize, dans un de nos faubourgs; une vieille demoiselle effectue divers achats, puis, s'adressant à la fille du gérant :

« Mademoiselle, avez-vous des spaghetti ? »

— Ça, je sais pas, Mademoiselle, répond la jeune fille; je vais une fois demander. Maman, viens une fois!... Est-ce qu'on a du Spaghetti ?

LA MERE (à son mari, qui est dans la cave). — Thèéophile, est-ce qu'on a du... (se tournant vers la cliente) Comment que vous appelez ça, Mademoiselle ?

LA CLIENTE. — « Spaghetti ».

LA MERE (au mari). — « Spagedi ».

LE MARI (apparaissant, éberlué). — Non, Mademoiselle, ça on n'a pas. J'ai des Spa Monopole, en bouteille, mais du Spa gueti, ça j'ai pas... Au revoir, Mademoiselle. Merci... »

COGNAC BISQUIT

Le perroquet

Un client juif se présente chez un marchand d'oiseaux pour acheter un perroquet. On lui en présente un qui lui criait aussitôt à la face les injures les plus variées.

Le marchand s'excuse...

« Mon Dieu ! dit l'Israélite, m'injurier n'est rien... ce qui m'étonne, c'est qu'il ait le culot d'être anti-sémite avec le profil qu'il a... »

CHENARD

WALCKER

10-12-15

J. CHAVÉE &

34, rue Guillaume



2 lit. 3 lit

FOSSE DESIMONY

Stocq, I XELLES

Annonces et Enseignes lumineuses

Carte de visite :

Bernard L...

Spécialité en lingerie, tricologies, kousen, etc.

???

Texte de pancarte relevé avenue Princesse-Elisabeth :

*Deux beaux costumes comme neufs
pour garçonnets de 13 et 15 ans à vendre d'occasion*
???

A Heyst, à la montre d'un magasin de cigares :

Beau petit chat pour amateur

Et, au dessous, la traduction en anglais :

Nice little cat for a present

Soit... Mais pourquoi deux langues ?

« Les abonnements aux journaux et publications belges, français et anglais sont reçus à l'AGENCE »
» DECHENNE, 18, rue du Persil, Bruxelles. »

Messieurs, dames, jeunes filles, écoliers, pendant vos vacances,

GAGNEZ

sans aucune mise de fonds, 55 francs par jour sans quitter votre travail, quelles que soient vos occupations ou résidence, en vous amusant, sans que vos amis en soient au courant, en nous fournissant, sans vous déranger, un simple renseignement. En même temps, concourez pour nos

100,000

francs de prix.

Est-ce possible ? NOUS VOUS LE PROUVERONS immédiatement. Écrire pour détails Boîte postale N° 5, bureau poste chaus. de Charleroi, St-Gilles, Bruxelles.

A la Conquête du Trésor de « Pourquoi Pas ? »

Où était-il caché ?

Dans un des murs du corps de bâtiments qui entourent la cour intérieure des jardins du Palais d'Egmont; la cachette consistait en un conduit d'aéragé pratiqué dans le dit mur, ouvrant d'un côté dans une chambre de débaras, de l'autre sur les parterres fleuris — face à un fronton sur lequel on découvre les armes des d'Arenberg.

Le trésor, enfoncé dans une gaine de plomb emmanchée d'un anneau de cuivre, y fut placé par le mystérieux M. X..., le dimanche, à sept heures et demie du matin.

Un soleil doré, un soleil déjà automnal, riait dans la divine lumière d'un ciel bleu, tout tendu de soie neuve; un vent léger soufflait dans les géraniums et il faisait bon vivre.

Des centaines de chercheurs sillonnaient déjà les allées... du Parc, du Palais des Académies et du square du Petit-Sablon; d'autres s'égarèrent dans les jardins de la place du Trône et du Mont des Arts, voire au Jardin Botanique et au square de la Porte de Hal.

Les portes des jardins d'Egmont furent ouvertes par le garde de ces lieux, quelques minutes avant l'heure réglementaire.

Une dizaine de personnes, qui faisaient le pied de grue derrière la barrière et qui avaient, sans doute, déposé depuis belle lurette l'endroit approximatif, dévalèrent en courant vers le mur. Deux autres cavités y sont creusées à peu près au même endroit: les premiers chercheurs les explorèrent vainement, dédaignant la vraie cachette, qu'ils jugèrent placée trop haut...

Mais laissons ici la parole à l'un de ces Messieurs — qui s'éclipsa dès le trésor trouvé, puisque nous n'eûmes pas le plaisir de causer avec lui — et qui nous a adressé, lundi, une relation, où il décrit ce moment historique d'une façon amusante et colorée :

???

... J'entrai dans le « vieux jardin » et j'allai droit à ce que je croyais être la cachette, quoique en ayant l'air de chercher. Les « détectives » étant nombreux sur les lieux. Je sentis en moi comme un grand choc (dame : mille patates!) en distinguant, dans le tuyau dont l'orifice perce le mur qui se trouve sous l'escalier de pierre, un objet de forme cylindrique, auquel était fixé un anneau de cuivre.

Trois fois, mille fois hélas! l'objet était placé trop loin... et je n'y pouvais atteindre à l'aide de mes seuls doigts.

Je pris mon air le plus indifférent, et me relevai : il me fallait, au plus vite, trouver un objet quelconque, tige de fer ou baguette, qui me permit de tirer à moi l'étui de plomb.

Moins d'une minute après, j'étais à nouveau devant l'orifice... mais je n'y étais plus seul.

Un Niek Carter, entouré de nombreux émules, fouillait dans le tuyau à l'aide d'un « Everhart » et disait : « Ne riez pas ! je vois un anneau de cuivre... »

J'étais roulé... et je confesse avoir commis une vilénia. Je dis, à haute voix, après avoir jeté un coup d'œil dans la cachette : « Ça? c'est une seringue! » Ah! ouïches!

Le monsieur fit si bien qu'il parvint à extirper l'étui de la « buse ». (Et moi, alors, qu'est-ce que je suis?)

Inutile de vous dire que je ne songeai pas un instant à faire valoir le moindre droit. Je n'en avais, du reste, aucun — et toute la bande se fut royalement payé ma tête. D'autant plus que, lorsque je fis semblant de me rendre compte de la nature de l'objet, l'heureux vainqueur me dit : « Mais c'est moi qui l'ai trouvé, hein! »

La découverte du trésor eut lieu vers 8 h. 5 ou 8 h. 10 (j'étais dans un tel désarroi que je ne songeai pas à tirer ma montre). C'est le drame — parfaitement!

Voici le vaudeville :

On congratulait démentement le « vain », qui jubilait, quand un monsieur constata :

— C'est ça, la hauteur du chien basset! Eh bien! on nous a trompés... Le document était faux! »

Malgré mon anéantissement, je bondis sous l'outrage qui vous était fait (oui, Messieurs!) et je protestai avec véhémence. Je m'attirai cette réplique :

— C'est vous qui êtes le mystérieux M. X...!!!

Je mis, à m'en défendre, toute la force que je possédais encore. Rien n'y fit... la galerie me dévisageait avec admiration. (Je jure avoir lu un poème d'abandon dans les yeux d'une demoiselle qui avait fait buisson, ou plutôt mur creux.)

J'étais donc sacré M. X...

Cette troublante personnalité dont on m'avait parlé excitait mon orgueil, je pris carrément l'attitude qu'eût prise M. X... lui-même en l'occurrence. Je fis valoir que le dernier numéro de « Pourquoi Pas? » parlait d'un chien de forte taille... Rien à faire.

— Je suis passé devant la cachette, insistait le protestataire. Je n'ai pas regardé, celle-ci ne se trouvant pas à hauteur réglementaire! (Il a dit : réglementaire.)

Et voilà, Messieurs les Moustiquaires, comment, ayant fait preuve de flair, je vis passer sous mon nez, tout creux qu'il est, le fameux étui.

Le proverbe est menteur, qui dit : « Aux innocents les mains pleines! »

Bien vôtre.

Léon Crabbe,
137, rue Gérard.

???

Spectateurs invisibles de la scène fidèlement rapportée par M. Léon Crabbe, le Moustiquaire et le mystérieux M. X... s'en furent, par la cour d'honneur, donnant sur le square du Petit Sablon, vers le café du *Roi d'Espagne* : un billet placé dans la gaine de plomb invitait l'heureux trouver à les y venir rejoindre. On se rencontre dans la cour d'honneur. Un groupe entoure le vainqueur. On le félicite. On apprend avec plaisir qu'il s'agit d'un ancien combattant, négociant en « fers et métaux », ayant son magasin rue des Mouchérons, 9, dans le quartier populaire de Notre-Dame-au-Rouge.

Il s'appelle M. RENE MACHIELS.

Il rayonne.

Mais un nouvel arrivant s'avance vers nous.

— Monsieur le Moustiquaire, dit-il, je commence par déclarer que je suis enchanté de savoir que le trésor a été découvert par un ancien combattant. J'avais repéré la cachette. M. Machiels a « touché » le premier l'anneau et, par conséquent, a conquis le magot... Je ne dirai pas que je ne le regrette pas... J'éprouve même le besoin de me consoler : voulez-vous m'inscrire pour un abonnement à *Pourquoi Pas?*

— Monsieur, vous permettrez à *Pourquoi Pas?* de vous l'offrir, cet abonnement...

— Croyez bien que ma pensée n'était pas de me le faire offrir...

— Je n'en doute pas... Mais ne privez pas *Pourquoi Pas?* de ce plaisir...

— Soit; mais vous me permettrez alors de souscrire quatre abonnements pour mes amis.

Il inscrit ces noms sur sa carte de visite — et nous savons ainsi qu'il s'appelle M. Urbain Alexandre et qu'il habite Ixelles.

Du coup, les rôles sont renversés : c'est nous qui avons mis la main sur un trésor...

On rit. La matinée est de plus en plus radieuse. On est de plus en plus heureux de vivre... On dit des bêtises, et le combattant fait des rêves...

???

Tout le monde, cependant, dans les groupes, n'est pas aussi philosophe que M. Alexandre ou aussi souriant que J. Crabbe...

Un autre chercheur, que nous trouvons sur la place, et qui est venu en auto des environs d'Overyssche, a quelque chose sur le cœur et nous le dit après avoir préalablement déclaré lui aussi, qu'il est heureux de savoir que le vainqueur est ancien combattant :

— Avouez froidement, Monsieur le Moustiquaire, que le cryptogramme contient une erreur : la cachette se trouvait à soixante-six centimètres du sol et le cryptogramme parle de la hauteur de la tête du chien basset.

— Permettez : le commentaire ajoute : de la tête d'un chien basset de forte taille (p. 808, 2^e colonne, 16^e ligne).

— Êtes-vous sûr qu'il y ait des chiens bassets dont la tête atteigne une pareille hauteur ?

— Et vous, êtes-vous sûr qu'il n'y en ait pas ? Consultez les auteurs...

— C'est ça, nous les consulterons...

— Au plaisir, Monsieur, de vous revoir.

— C'est moi, Monsieur, qui aurai du plaisir à vous rencontrer...

???

Nous fûmes, *stante pede*, voir notre ami le vétérinaire. Il prit dans sa bibliothèque un volume intitulé : *Annales de Médecine vétérinaire*, consulta la table des matières, ouvrit le traité à la page 610 (1) et lut :

Il est des bassets de toutes tailles — dans les petites, bien entendu.

... Nous avons à nous occuper, dans cette section, de bassets considérés comme de « grande taille ». Une antithèse, quoi ! Mais l'expression est admise en cynologie.

... Les deux races (basset Lane et basset Le Couteur) donnent entre elles un excellent croisement. M. Mégnin cite comme exemple « Presto », mépris qui pèse vingt-deux kilos en condition de chasse et ne mesure que trente-deux centimètres au garrot.

Presto ne mesure QUE trente-deux centimètres : cela veut bien dire qu'il y a de plus grands bassets. Et si nous n'augmentons que de huit centimètres notre basset de forte taille, nous voici à quarante.

A quarante au garrot.

Or, il ne s'agit pas de garrot : il s'agit du port de la tête de cette énorme bête, dont le spécimen moyen atteint vingt-deux kilos. Est-ce trop d'ajouter quinze centimètres ? C'est, en tout cas, l'estimation de notre vétérinaire.

Nous voici à cinquante-cinq.

Et ici, nous nous adressons directement à l'automobiliste d'Overyssche, tout en prenant acte de sa rigueur... comment dirions-nous ?... toute scientifique :

« Vous dites que la distance entre le sol et le pertuis, mesurée au-dessus de la plate-bande, est de soixante-six centimètres. Nous disons : soixante-deux. Sur ce sol meuble, où les mottes de terre jardinée ont des épaisseurs dont il faut tenir compte, il est difficile de compter très exactement en centimètres. Prenons une moyenne entre votre mesurage et le nôtre, soit soixante-quatre, et nous arrivons à une différence totale de neuf centimètres. Or, qu'est-ce que nous avons fourni comme donnée ? Une mesure ?

Non : une approximation ! Notre droit — bien plus : notre devoir — de poseurs d'énigmes, est de laisser flotter l'indication : aux plus clairvoyants, aux mieux avertis, à ceux qui se sont le plus sérieusement donné la peine préalable de « consulter les auteurs » de découvrir la vérité dans les broussailles de la présentation. Sans cela, le chercheur ne serait plus à la devine ; il n'y aurait plus de mérite à concourir ! Celui qui propose et celui qui résout jouent au plus fin, le second tâchant d'égarer superficiellement le premier : conçoit-on autrement un jeu d'esprit ? Est-ce à nous à dire, avec M. Reul, qu'il y a deux espèces de bassets, la petite et la grande, et n'est-il pas dans notre rôle d'escompter votre ignorance possible sur ce point ?

» Si vous aviez su que, de l'avis du vétérinaire, la hauteur de la tête d'un basset de forte taille peut atteindre 55 centimètres, auriez-vous négligé de plonger le regard... et la main dans la cachette ?

» Supposons un instant que nous ayons dit : « la taille d'un chien lévrier ». Où eût été la difficulté de la trouvaille — cette difficulté qui est la base même d'une compétition que vous qualifiez, Monsieur l'automobiliste, d'« intellectuelle » ?

???

Mais voici qui s'oppose à l'amabilité souriante du monsieur qui console sa déconvenue en s'appliquant des abonnements à *Pourquoi Pas ?* et à la philosophie raisonnée et sage du parfait gentleman d'Overyssche : devant la cachette, béante et violée comme un simple tombeau de la vieille Egypte, des groupes stationnent longtemps après la découverte du trésor. Ce n'est assurément pas un de ces rassemblements qui obligent l'agent de série à sortir son « Circulez ! » mais un rassemblement où, tout de même, quelques chercheurs déçus s'expriment sans élégance sur l'organisation du concours. Une dame excitée et un jeune homme tumultueux manifestent, avec une fougueuse amertume, leur déconvenue : ils ne se pardonnent pas de s'être levés trop tard... Des zwanzers — cette race est sans pitié — donnent insidieusement raison aux rouspéteurs et font chorus, pour le seul plaisir, bien bruxellois, de les faire marcher. Et ils marchent, non pas sur la pointe des pieds, mais à pas furieux, qui marquent l'empreinte de leurs talons dans le sol meuble des sentiers fleuris.

On a vingt-quatre heures pour maudire ses juges : il est juste d'en accorder autant aux gens qui déplorent leur déception.

Quelques-uns des protestataires ont orné de leurs signatures une des pancartes placées dans les jardins d'Arenberg pour annoncer la découverte du trésor et sont venus apporter cette pancarte dans nos bureaux.

Nous avons déchiffré que l'on s'élevait contre le fait que le gardien a ouvert les portes quelques minutes avant huit heures. Répondons que nous n'y pouvons rien. Nous n'avons, de notre vie, adressé la parole à ce gardien (qui, d'ailleurs, ignorait notre présence dans une dépendance du Palais) et ce, pour deux raisons : la première, c'est que nous l'eussions, par le fait, implicitement averti que le trésor était dans le jardin dont il a la garde ; la seconde, c'est que si nous lui avions, sans nous nommer, donné des instructions quant à l'heure d'ouverture, il nous eût, avec raison, envoyé promener. Le trésor était à sept heures et demie dans sa cachette : le reste ne nous regardait plus.

Mêlés au groupe des mécontents, se trouvaient d'ailleurs des amis inconnus qui parlaient avec vigueur et bon sens.

— Une autre fois, déclara finalement l'un d'eux aux plus bruyants, on vous dira le nom de la rue où sera le caché à la trésor. Le numéro de la maison et la face

(1) *Annales de Médecine vétérinaire*, livraison de novembre 1891, suite d'une étude intitulée : « Les Chiens », par Ad. Reul, professeur de zootechnie à l'École de médecine vétérinaire de

de saisir l'anneau sans douleur : tous ceux qui se donneront la peine de le tirer à eux recevront un billet de mille francs et on les reconduira chez eux en auto ! »

Paroles sévères qui trouvèrent l'assentiment de la plupart des assistants — et que nous ne ferons pas nôtres : le proverbe dit qu'il n'y a que la vérité qui blesse, et nous ne voulons blesser personne.

???

Un mot, pour finir, de nos « services aérostatiques » (oui, Coppens, parfaitement !...), constitués par une équipe de vieux amis du journal, grâce à l'obligeance de M. Raymond Vaxelaire.

Dès 8 h. 1/2, trois autos, où voletaient les ballonnets du *Bon Marché*, s'en allaient par la ville et lâchaient, par équipes de huit, les globes de baudruche, fragiles et légers, qui avertissaient les chercheurs d'avoir à suspendre des investigations devenues inutiles et portaient à la province le nom du vainqueur du Concours du Trésor, l'heure et l'endroit de sa découverte.

C'est avec quelque mélancolie que nous les regardions, ces globes d'ambre et d'or avivés d'iris, et comme moirés de soleil, se bomber et rouler sur les ailes invisibles du vent, qui jouait avec eux, hissant dans le ciel limpide un orillamme aux couleurs de la ville de Bruxelles.

C'en était fait du Concours du Trésor, ce concours qui, disons-le froidement, a diverti par le déchiffrement du cryptogramme et la recherche d'une nouvelle « Toison d'or », des centaines et des centaines de nos lecteurs — et que nous recommencerons l'année prochaine, sur nouvelles bases et nouveaux frais, en tenant compte — car pareille organisation est fort difficile — des critiques de détail que nous remercions nos lecteurs de nous avoir adressées.

Prévenons dès maintenant nos amis que le cryptogramme sera plus difficile et jurons à l'automobiliste d'Overyssche que, sans aucun prétexte, le chien basset — s'il y en a un — ne dépassera plus quarante centimètres...

RÉPONSE A DES CHERCHEURS

Paulus. — Merci pour vos intéressantes suggestions, nous en prenons bonne note.

R. Coppe. — Idem.

Edouard Neurice. — Comment empêcher qu'un numéro soit détourné, dès sa sortie de presse, de la route du magasin de l'entrepositaire ?

Lecteur assidu. — Il ne faut pas confondre « de face » avec « d'aplomb ». Ouvrons le dictionnaire Lachâtre : « *De face* : du point dont on voit toute la face. On voit, du Carrousel, les Tuileries de face ».

Lunéva. — A cause de l'article *du*, vous vous êtes imaginé, dites-vous, qu'il y avait réellement un basset dans l'affaire. Vous l'avez cherché... et vous plaignez de ne pas l'avoir trouvé. Quand je dis : « A la hauteur du genou ; à la hauteur du col de la girafe » cherchez-vous donc un genou ou une girafe ? Si je dis d'un homme qu'il a le courage du lion, cherchez-vous le lion ? Et quand vous parlez de l'autorité du législateur ou de l'homme de l'art, est-ce que ces Messieurs sont déterminés ?

Julien P. — Votre dépêche est arrivée après la fermeture de nos bureaux et nous ne l'avons tenue que samedi. Merci pour l'enseignement.

B. T. — Ne confondez pas les limites de la zone dans laquelle se trouve le Palais d'Egmont avec les limites de ce palais lui-même.

Prédestination

Dans les premiers mois de l'an 1919, un opulent diamantaire — pléonasmé : tous les diamantaires sont opulents (N. D. L. R.) — perdit, sur le trajet de la place de Brouckère à la gare du Midi, un portefeuille contenant de nombreux billets de banque et une de ces enveloppes bleues où les marchands de pierres précieuses enferment leur marchandise.

Une main demeurée inconnue, mais appartenant à un paroissien sans scrupules, cueillit le portefeuille et le fouilla avec une curiosité d'ailleurs parfaitement explicable. Le paroissien sans scrupules s'appropriait les billets de banque et voulait jeter l'enveloppe bleue, qu'il estimait sans valeur et qu'il jugeait compromettante, dans un regard d'égout de la rue des Mouchons. L'enveloppe tomba dans le ruisseau, s'éleva sur le sol et projeta les pierres précieuses sur les pavés. Il y en avait, dit l'histoire, pour quatre-vingt mille francs.

Un négociant, dont le magasin se trouve situé à cet endroit, s'occupait, quelques moments après, à charger, sur un camion, des fers et métaux afférents à son commerce. Il remarqua soudain, sur le sol, de nombreux points qui brillaient d'un extraordinaire éclat et les signala, en s'exclamant, aux ouvriers occupés, comme lui, au chargement du camion.

En un clin d'œil, toute la rue se précipita sur les pierres précieuses ; de toutes les maisons de cette artère populaire, sortirent des particuliers de tout âge et de tout sexe qui se jetèrent à plat ventre sur le sol, grattant les interstices des pavés : chacun avait instantanément compris de quoi il s'agissait ! Ce fut une ruée demeurée fameuse dans le quartier : des gens puisèrent dans des seaux les eaux de l'égout, d'autres raclèrent toute la terre meuble et l'emportèrent dans des linges et des paniers pour la tamiiser à l'aise à domicile.

En fort peu de temps, les 80.000 francs de pierres précieuses furent ramassés, dispersés, volatilisés...

Cette rare aubaine d'un trésor semé sur la voie publique révolutionna, comme bien l'on pense, le quartier de Notre-Dame-au-Rouge. La police, saisie de la plainte du propriétaire qui avait perdu son portefeuille, fit une enquête, le lendemain et jours suivants, et s'efforça de retrouver les pierres ; autant valait chercher, dans l'air, la trace de l'oiseau qui vole ou demander à la mer la piste du poisson qui se joue dans l'humide élément.

Et comme, à Bruxelles, la zwanze ne perd jamais ses droits, les voisins semèrent leur rue, pendant les jours qui suivirent, de fragments de verre et d'éclats de mica, que les habitants du quartier, toujours aux aguets, venaient recueillir précieusement. Mais cela, c'est une autre histoire...

Or, savez-vous quel fut le mortel qui, le premier, aperçut le trésor disséminé sur la chaussée et avertit, par ses clamours étonnées, la foule des chercheurs, dont il ne fit, d'ailleurs, pas partie ? Ce fut le « trouveur » du trésor — combien dérisoire à côté de l'autre ! — du *Pourquoi Pas ?*

En résumé : il y a eu, à Bruxelles, deux « trésors » à découvrir, mettons depuis l'armistice — non pas deux trésors symboliques comme celui que le labourer de la fable légua à ses enfants, mais deux trésors palpables, évaluable en espèces sonnantes et trébuchantes — en devises-or, comme on dit depuis la guerre. Le second seul fut acquis à M. Machiels. Mais c'est lui qui les découvrit tous les deux.

Oserait-on, après cela, nier la prédestination ?

Pour Christian Beck

UN OUBLIÉ

Notre ami Émile Lecomte, qui, à Braine-le-Comte (qui deviendra certainement Braine-Lecomte), déploie depuis un temps immémorial la plus intéressante et la plus sympathique activité littéraire, va faire sortir de l'oubli le nom de Christian Beck.

À l'enquête sur le chef-d'œuvre inconnu, Albert Mockel, on juge, a répondu en proposant *Papillon*, par Christian Beck. De fait, *Papillon*, qui n'a pas été mis dans le commerce, est un livre étonnant : des pages superbes, des bêtises et, à travers le tout, une ironie calme et tranquille, dont on ne sait si elle est sa propre dupe, qui est une note particulière de Beck.

Papillon ne « mérite » peut-être pas d'être mis dans les mains du public. Ce serait au public de le mériter.

Mais Émile Lecomte nous demande des souvenirs personnels sur Beck. Il nous excusera de les lui donner ici, envoyant, pour le surplus, nos lecteurs à l'étude complète qu'il médite.

Le luxe intensif

Un beau jour, Christian Beck vint nous joindre dans une maisonnette que nous occupions au rivage des Maures, entre Saint-Tropez et Saint-Raphaël. Beck, de loin, nous blouit : il était tout blanc, tout vêtu de blanc, éclatant comme un dieu sur la sombre verdure des pins.

Vers l'après-midi, après une promenade qui avait comoré une station assise dans les rochers, il constatait que le fond de son pantalon était verdâtre : « Peu importe, dit-il, j'ai eu ce matin mon luxe et mon élégance... Ce vêtement blanc, coûteux d'entretien et précaire, ne garde vraiment sa splendeur que peu de temps, mais quelle splendeur !... D'autres ont des complets vestons qui restent interminablement convenables. Je suis partisan du luxe intensif et bref et non du demi-luxe durable... »

Et le paysage potentiel

« La Suisse, disait Beck, et les pays de montagnes, si on les déployait comme on peut faire d'un papier chiffonné, donneraient une surface qui déborderait leurs frontières politiques. Le paysage y est potentiel ; ce doit être là un de ses attraits profonds et peut-être celui dont nous nous rendons le moins compte. »

Questions économiques

Beck rencontra, à l'hôtel d'Eze-sur-Mer, (chez l'ami Baume) un avocat bruxellois, Camille Ferrand, cubique et barbu, doué d'une faconde étourdissante. (Ferrand est mort sans avoir, ce nous semble, obtenu la notoriété qu'il méritait...)

Devant le torrent verbal de Ferrand, Beck, volontiers disert, se lissait la barbe et méditait des barrages et des canalisations... Ils se donnaient l'un à l'autre des représentations étourdissantes.

Un jour, un verre fut brisé par l'un d'eux.

« Bonne affaire ! dit l'un.

— Mauvaise affaire ! dit l'autre.

— Pardon, ce verre brisé sera remplacé, d'où du travail, et du gain, de la richesse acquise.

— Pardon, ce verre brisé représentait quelque chose, du bien acquis ; il n'est plus : d'où une perte. »

Le fond de la discussion n'est pas d'une originalité transcendente, mais elle fut menée tout le jour et bien avant dans la nuit. Les auditeurs en demeurèrent baba. L'ami Baume, qui tint ferme, près des luttes, se frotte encore la tête en disant qu'il prit là une des migraines les plus étonnantes de sa vie.

On lit dans le *Larousse médical illustré*

Aérostathérapie. « En ballon, on ressent une délicieuse impression de calme, de repos. Le panorama est superbe et la faculté visuelle est accrue... M. Christian Beck recommande aux tuberculeux non congestifs la cure en ballon captif pendant le jour. Ce mode de traitement serait préférable encore à l'altitude par l'absence de tout microbe et de toute poussière. »

Regrets

Christian Beck attendit longtemps qu'un chef d'Etat vint lui demander des conseils pour régénérer le monde. Il poussa même la condescendance jusqu'à aller l'attendre (autant que ses moyens le lui permirent) dans quelques hôtels et bars de luxe. Le chef d'Etat ne vint pas.

« Je lui en aurais pourtant donné, des conseils », disait Beck.

Puis, lissant sa barbe, il ajoutait :

« Des conseils ? Oui... Pourtant, j'aurais préféré agir moi-même. J'étais né pour être empereur : je crois même que je ne suis bon qu'à ça... »

Christian Beck est mort pendant la guerre au pays bleu, que, se croyant guéri, il avait eu tort de quitter...

Il y a bien d'autres choses à dire que des anecdotes sur ce poète, cet essayiste, ce merveilleux prosateur (cf. « *Papillon* »). Émile Lecomte les dira ou trouvera ceux qui les diront mieux que nous. C'est ici une modeste contribution à l'œuvre de justice qu'il entreprend.

Voyez s'il existe un endroit dans ce journal où votre annonce pourrait ne pas être vue





F. I. D. A. C.

Le « Congrès des Combattants alliés » vient de se terminer. Vous avez bien lu : ouvert le 2 septembre, clôturé le 5 en une séance solennelle, il s'est complété d'une série d'excursions en Belgique; nos hôtes : Français, Anglais, Américains, Roumains, Serbes, Tchéco-Slovaques en sont revenus barbasés et ravis. Anvers, Malines et Gand leur ont réservé de ces réceptions fastueuses et décoratives où excellent nos grandes villes flamandes; Liège, Verviers, Spa les ont couverts de fleurs, de vivats, de baisers. Nos alliés ont semblé particulièrement sensibles à l'accueil des Liégeois.

On leur a fait voir aussi les régions dévastées, le cardinal Mercier — et cette rencontre fut empreinte d'une grandeur émouvante. On leur aurait montré le Roi, s'il n'eût été en Italie; on leur aurait fait voir ces messieurs du gouvernement, s'ils avaient voulu se montrer.

Sans doute, y eut-il malbonne : les organisateurs avaient annoncé une réception officielle au Musée colonial, et le délégué roumain — dont c'était le tour de parole — avait préparé sa réponse à la harangue ministérielle. On arrive à Tervueren; personne qu'un vague conservateur, qui s'efface, et refuse, en l'absence de son chef, de recevoir la délégation.

???

Déjà, à l'hôtel de ville de Bruxelles, la réception avait été plutôt maigre... Il n'y avait pas un drapeau à la façade; M. Lemonnier représentant, à lui tout seul, le bourgmestre et les délégués; pas un conseiller communal n'était là, sauf les trois combattants, dont Van Remoortel et Moysard; et le buffet était d'une pauvreté! M. Theunis lui-même eût exempté de la taxe de luxe ce thé clair et ces « spéculos ».

Par bonheur, M. Forthomme s'est prodigué : on l'a vu au banquet de l'Amicale des officiers, au Cercle Gaulois, à la séance de clôture; partout, on l'a fort applaudi. L'éloge qu'il a fait des officiers, au dîner de l'Amicale, a été follement acclamé.

Les officiels semblent n'avoir pas bien compris l'importance que pouvait avoir, au point de vue de notre réputation à l'étranger, la réunion de ce congrès : il y avait là deux ou trois généraux américains, des colonels anglais, un député français, le vice-président du conseil municipal de Paris, le fils d'un ancien ministre roumain... Quelques décorations, distribuées à propos, eussent fait grand plaisir à ces amis que nous recevions : il paraît que le ministère des Affaires étrangères a fait la sourde oreille.

???

Sans doute, les officiels n'ont pas oublié encore les débuts orageux de la « Fédération Nationale des Combattants belges » et surtout l'invasion de la Chambre par les démobilisés. Mais les temps héroïques sont révolus : il suffisait de voir — à la fête du lundi soir, au gala de la Monnaie — ces farouches anti-gouvernementaux porter le smoking comme vous et moi, s'asseoir autour de tables fleuries, applaudir avec chaleur les jolies danses de notre Opéra.

Il y eut, au banquet du lundi, des détails charmants : une table ornée de roses somptueuses est restée vide toute la soirée. C'était la table d'honneur, réservée aux donateurs amis des combattants, qui faisaient les frais de cette fête et, dans leur incurable modestie, n'avaient pas voulu y paraître...

Des fleurs, on en offrit aux danseuses aussi; elles demandèrent que ces corbeilles leur fussent remises par des invalides. Parmi ceux-ci se trouvait un Anglais, le major Appleby, qui perdit

les deux yeux devant Ypres « et pour Ypres », comme il dit. prit dans ses mains les doigts de la jolie fille et lui dit : « Je ne regrette pas souvent mes yeux; je les regrette aujourd'hui. Ma femme, qui voit pour moi, m'a dit que vous venez danser si joliment! J'aurais voulu voir cela... »

La danseuse racontait cette anecdote, des larmes pleins les yeux :

« Je ne comprends pas l'anglais, disait-elle; mais ses mains serraient si doucement les miennes, que j'en ai pleuré! »

???

Le commandeur Owsley remit aussi des fleurs aux artistes; il n'a pourtant guère l'habitude d'en envoyer. Jeune encore très sympathique, il dit carrément ce qu'il pense. Or, il pensait que les Franco-Belges ont bien fait d'occuper la Ruhr; il l'a répété sans ambages, à l'hôtel de ville, à l'Amicale des officiers à la British Legion; ici, il se trouvait à côté de sir Grahame ambassadeur d'Angleterre, qui semblait goûter assez peu cette harangue. On chuchote que, dès le lendemain, l'ambassade de l'Etat-Unis priait le commandeur Owsley d'approuver moins ou vertement la politique franco-belge...

???

Grâce à l'esprit de conciliation, de cordialité, d'amitié qui animait tous les délégués, MM. les Anglais l'ont échappé belle. Les délégués de la « Fidac » ont étudié, en effet, cette question de la Ruhr : sans parler des Belges et des Français, les Américains et les représentants de la Petite-Entente l'approuvaient sans réserve. Pour ne pas faire de peine à la Grande-Bretagne, on s'est contenté d'un vœu relatif aux réparations en général — où l'on déclare cependant, et de façon formelle, que l'Allemagne ne voulant point payer, est un débiteur de mauvaise foi.

C'est à de tels incidents qu'on voit combien les conférences internationales — ou interalliées — naviguent sur une mer semée d'écueils. A Charleroi, le protocole (il en faut un pour éviter les froissements) donnait le tour de parole à la Roumanie. Les musiciens qui jouaient au banquet connaissaient la « Branbançon » et la « Marseillaise »; ils avaient déniché chez un marchand de musiques le « God save the King » et le « Yankee Doodle ». Ils n'avaient pas l'hymne roumain; les délégués roumains menacèrent de s'en aller avec leur drapeau et de ne plus reparaitre aux réceptions.

Cette fierté nationale (d'où certains représentants de la Belgique à l'étranger pourraient prendre leçon) n'en compliquait pas moins la tâche du président de la « Fidac »; mais Charles Bertrond « sait y faire ».

???

Serbes, Roumains, Tchéco-Slovaques, s'accordent d'ailleurs à merveille : tous entendent le français, beaucoup le parlent, si bien qu'ils ont répondu, en forts bons termes, aux innombrables discours dont ils furent assaillis. Car il y eut trop de discours (je n'ose dire trop de banquets : il faut bien manger); si l'on entendit, à Charleroi, l'échevin Falony, député socialiste, demander qu'on obligât l'Allemagne à s'essuyer — et sans mâcher ses mots — on n'entendit que trop de lains flamand et vide.

A Anvers, M. Van Cauwelaert, qui parla bien, d'ailleurs, répéta son allocution en français, en flamand, en anglais. Fut-ce un « lapsus », trois fois répété, qui le fit se féliciter de la cordialité des relations « internationales », alors qu'il fallait dire « interalliées »? A Anvers encore, un brave président prit la parole, armé de huit grands feuillets dactylographiés. Un incident heureux lui coupa le sifflet : une légère cloison céda sous le poids des drapeaux qu'on y avait appuyés et s'abattit avec fracas. Seul, le lion qui couronnait une des hautes poutres de la tribune. Mais on promit, au porte-drapeau qui se lamentait, de faire cetroyer à son lieu une pension d'invalidité — et les choses, comme le discours, en restèrent là.

???

Parlons de « lui », pendant qu'il en est temps encore : on ne peut pas dire qu'on ait remarqué, à ce congrès et aux fêtes qui l'accompagnèrent, l'absence du député Van Remoortel. Les combattants qui le nommèrent jadis (et le regrettent bien aujourd'hui) ne l'avaient pourtant pas invité. On le vit cependant à la Monnaie et à l'hôtel de ville, où il tenta de parader, sans succès, d'ailleurs. On ne l'aperçut pas le lundi, et pour cause : il périrait à un meeting vaguement bolchévique, en compagnie de frontistes et de combattants socialistes. Car les élections approchent, et la réflexion n'est rien moins que certaine...



Banquet diplomatique

En matière diplomatique, tout commence, se poursuit et se termine par des banquets. Le conflit italo-grec ne pouvait faire exception à la règle. Aussi annonce-t-on que les principaux intéressés se réuniront à bref délai en des agapes aussi fraternelles qu'internationales.

Le *Pourquoi Pas ?* culinaire s'est procuré le menu du repas de clôture, celui au dessert duquel tout le monde s'embrassera après avoir essayé les coupes :

- Pirés aux croûtons
- Salade de Muscoulini
- Escarçon braisé aux petits pois
- Epigramme d'agneau
- Sorbets Ambassadeurs
- Poincaré de porc, sauce piquante
- Funi-coullis d'écrevisses
- Entrecôtes Venise à l'os
- Jambon fumé
- Pain à la grecque
- Macedoine de fruits
- Vins de Samos et de Lacrima-Crocodilli
- Liqueurs des Iles

Pendant le dîner, se fera entendre l'**ORCHESTRE DU CONCERT EUROPEEN**
PROGRAMME

Le Carnaval de Venise	Streabbog
Le Siège de Corinthe	Papapoulos
Santa Lucia	Denza-Macaroui
Paris pour la Crète!	Offenbach
Ah! qu'ils sont beaux quand ils sont cuits... ..	Dränem
Le roi Lire (Intermède)	Mussolini

Avis, recettes et conseils professionnels

Mélanie. — Vous êtes cuisinière chez le duc de Kassulenhosch de Plekdeur de la Plekkerie, chez qui les vespasiennes sont installées tout à côté de vos fourneaux, et vous vous plaignez d'être incommodée par les odeurs de cuisine quand vous êtes au cabinet. Vous avez tout à fait raison. Saisissez votre syndicat de la question.

Philomène. — Comment donc ! ne vous gênez pas... Quand on a risollé, comme vous, pendant une demi-siècle, devant les fourneaux, on a bien droit à un peu d'amour !

Ferdinande. — 1° Oui, la triplice à la mode de Caen ; 2° évidemment, c'est embêtant ; 3° oh ! Ferdinande... 4° consultez une accoucheuse.

P. L. T. — Inspirez-vous du bon exemple de M. Poincaré vis-à-vis de l'Allemagne : exigez des gages sérieux.

Louise. — Il est généralement admis qu'une cuisinière ne doit pas recevoir plus de trois carabiniers à la fois dans la cuisine quand madame va au théâtre ; mais ce n'est pas une règle uniforme ; rapportez-vous-en aux usages locaux.

Véronique. — Vous exagérez : ce n'est pas parce que l'on est cuisinière que l'on doit répondre : « Mange ! » à tout ce que vous dit la maîtresse de la maison.

Petite correspondance

Lecteur fidèle. — Nous ne sommes pas contrariants et vous donnons volontiers acte de ce que c'est en 1896, et non en 1898 que Pitje Snot fut mêlé à l'affaire Courtois

Yvette. — Ce qu'avait fait ce monsieur pour être porté en triomphe, devant l'Hôtel Central des Postes, lundi dernier ? Il s'agissait d'un abonné du téléphone qui, en moins de dix-sept minutes, était parvenu à obtenir trois communications.

Lolotte. — Nous vous laissons à votre remords...

Henri L., ingénieur. — Non, monsieur, nous n'avons pas changé ; mais vos enfants ont grandi. Nous vous comprenons facilement et prenons bonne note de votre recommandation.

Major P. — Le bourgogne gagne en prenant de la bouillante, mais il n'en est pas toujours ainsi des histoires à conter. Et puis, vous êtes habitué au « rude langage des camps ». Merci tout de même, et nos meilleurs sentiments.

Cordon bleu. — Après la *Semaine du Poisson*, de Roulogne-sur-Mer, pourquoi n'instituerions-nous pas la *Double Semaine du Bloedpanch* et des *Choeseis* de Bruxelles-Port-de-Terre ?

Les manuscrits et les dessins ne seront pas rendus.



Encore une histoire de pécheur à la ligne... Abraham Smoosemits adore taquiner le goujon. Celui-ci, par contre, semble marquer une aversion toute particulière pour Smoosemits Abraham. Les avances de l'un laissent généralement l'autre insensible. Peut-être Abraham n'a-t-il pas la manière ? C'est possible.

Toujours est-il que ce, dernièrement, notre homme, après une journée encore plus infructueuse qu'à l'ordinaire, se sentit envahir par un sombre désespoir.

Il leva les yeux au ciel — des yeux noyés de larmes — et du ton le plus humble, dit :

— Bon Dieu, qui vois mon infortune, je jure de brûler à ta gloire un cerje grand comme ça ! — et il montrait sa main — si j'attrape un poisson grand comme ça — et il montrait son avant-bras.

Puis, il rejeta sa ligne à l'eau et attendit.

Il attendit longtemps. Il attendait encore, s'il ne s'était décidé à troubler le silence des lieux par une nouvelle invocation :

— Grand et sublime Bon Dieu, je jure de brûler un cerceau grand comme ça — et il montrait tout son bras — si j'attrape seulement un poisson petit comme ça — et il montrait son doigt.

Et, à ce moment, le « bouchon » plongea irrésistiblement dans l'onde impure du canal!

Triomphant, glorieux, Abraham donna un coup sec pour enlever sa victime : un superbe poisson frétillait au bout de la ligne.

Abraham — ce roublard d'Abraham — voyant son veau exaucé, cligna malicieusement de l'œil. Un sourire dédaigneux plissa ses lèvres minces et, regardant vers « là-haut », il ironisa sarcastiquement :

— Pauvre vieux type ! tu te laisseras donc toujours rouler par les Juifs ? Je t'ai bien eu, hein !

Mais, comme il disait ces mots, d'une secousse brusque, le poisson s'était détaché et reprenait sa liberté...

— Alors, gémit Abraham, consterné, en levant les yeux au ciel — des yeux baignés de larmes — tu ne comprends donc plus la plaisanterie ?...

???

Notre ami, le champion de natation V..., possède, aux environs de Nice, une petite villa.

Dernièrement, ce pique-assiette de Marius le rencontre « en face les bains des flots bleus », et, sans plus de façon, s'invite à déjeuner.

— Entendu, lui dit V..., je t'attends demain sur le coup de midi. Tu trouveras facilement la « cagna », pas ? Tu connais le refuge de Coustouille, eh bien ! c'est un rieng plus haut : une bicoque avec des volets verts et rouges, entourée d'une haie. Dans la verdure et les mimosas, tu verras une petite grille en bois. Que tu la pousSES du pied...

— Et pourquoi c'est du pied que je la pousse ? demande Marius.

— Te ! ma vieille, parce que j'espère bien que tu n'arriveras pas les mains vides ! ! !...

???

Le Grand Prix d'Europe automobile, récemment couru à Monza, a été l'occasion d'une nouvelle et retentissante victoire pour Fiat, la très sportive firme transalpine.

Peu de marques méritaient autant que celle-là d'enlever le trophée : malgré des succès éclatants, elle ne s'est jamais endormie sur ses lauriers et a, en toutes circonstances accepté et recherché la lutte, se présentant dans toutes les grandes épreuves internationales où il s'agissait de vaincre avec péril, pour triompher avec gloire !

En 1922, elle montrait, au Grand Prix de Strasbourg, une supériorité évidente sur des concurrents de la plus grande valeur. En 1923, elle confirme sa classe de manière magistrale. Cette régularité dans le succès est impressionnant.

Victor Boin.

Mme HENRIETTE LA GYE, costumière du théâtre de la Monnaie, 30, rue du Grand-Hospice, Bruxelles. — Spécialité de garde-robes pour artistes, costumes de théâtre pour cortèges, fêtes, soirées travesties, etc.

Le Coin du Pion



De la chronique « Mondanités », du XX^e Siècle (9 septembre) :

On annonce les fiançailles de Mlle Yvonne Drion, fille de M. Henri Drion, petite-fille de la douairière Oscar Drion, avec le comte Maurice de Looz Corwarrem, décédé, et de la comtesse Maurice de Looz Corwarrem.

Voilà une nouvelle espèce de mariage à ajouter à ceux déjà connus : le mariage posthume...

???

Offrez un abonnement à LA LECTURE UNIVERSELLE, 86, rue de la Montagne, Bruxelles. — 275.000 volumes en lecture. Abonnements : 20 francs par an ou 4 francs par mois. — Catalogue français : 6 francs.

???

Du *Courrier du Soir* (Verviers), numéro du 12 septembre, compte rendu de l'excursion faite à Verviers par la F. I. D. A. C. :

En terminant, l'orateur donne l'accolade au président de la délégation, le vaillant Bertrand aux applaudissements de tout l'assistance.

M. Janculescu (Roumain) vice-président se fait un plaisir d'exprimer son contentement de se trouver ici. Il excusa M. Bertrand président de la Fidac qui a manqué son train et arriva dans quelques instants.

Voyons : si M. Bertrand avait manqué son train, M. Janculescu n'a pas pu l'accoler, et s'il l'a accolé, c'est que M. Bertrand n'avait pas manqué son train...

Il faudrait s'entendre...

???

Du feuillet du XX^e Siècle : « Le Calvaire de Fée », n° 12, 2^e colonne :

Elle poussa du pied la bourse de Zoé, qui ouvrit la porte et descendit l'escalier en esquissant un geste de menace et en murmurant de sourdes imprécations.

C'est dans ces occasions-là que l'on dit : « La bourse est agitée... »

???

Du *Journal du Canton, de Ciney* (16 septembre), compte rendu d'une fête chez les RR. PP. Bénédictins de Chevetogne :

Le Père Abbé fit appeler le plus jeune des musiciens pour lui faire exécuter un petit morceau de musique, et l'enfant, aux applaudissements de tous, joua sur son bugle le beau cantique : « Nous voulons Dieu ! »

Signalé à M. Lebœuf pour le programme du prochain Concert populaire...

PIANOS ET AUTOPIANOS

LUCIEN OOR

26-28, Boulevard Botanique - Bruxelles

PIANOS LUCIEN OOR — Fabrication belge

PIANOS STEINWAY & SONS DE NEW-YORK

PHONOLAS ET TRIPHONOLAS } se jouant : à la main, au pied, électriquement.



DURBUY ARDENNES BELGES

HOTEL ALBERT

Téléphone : Bervaux N° 4. 1^{er} ordre ouvert toute l'année.

DUINBERGEN Grand Hôtel Smets

□ CENTRE DIGUE □
Maison de Famille 1^{er} ordre

Chauffage Central. Bains Chauds. Ouvert toute l'année



**ACCORDEONS
HARMONICAS**
MANDOLINES - VIOLONS
et tous Instruments.

Méthodes pour apprendre SEUL.
Bon marché. Fabrication soignée
CATALOGUE ALPHABET ILLUSTRÉ
contre 0.75 à la Gaîté Française, 65, Faub. St-Denis, PARIS

au
Bon Marché
118 RUE NEUVE
de BRUXELLES VAXELAIRE-CLAES BRUXELLES
TEL. 1000

**TOILETTES ET VÊTEMENTS
POUR DAMES, MESSIEURS
ET ENFANTS
TISSUS**

AMEUBLEMENTS - LITIERIES
BIJOUTERIE ET HORLOGERIE
PHOTOGRAPHIE - OPTIQUE
ARTICLES DE MÉNAGE
CONFISERIE

*Tous les vêtements de Confection de
SPORT*



LES COSTUMES
TOUT FAITS - SUR MESURE
165-195-245-275.

de **New England**

4-2, Place de Brocure - 1-5, Rue des Augustins, BRUXELLES
sont merveilleux!!!

Kostuth



Tous les Jours de 4h7-9h12

13, AVENUE DE LA TOISON D'OR
PORTE DE NAMUR BRUXELLES

**EXIGEZ PARTOUT
Sandeman's Port & Sherry**

Toujours le meilleur et sans rival

ONE STAR	la bouteille.	10.70
SUPERIOR ROUGE		13.00
PICADOR		20.00
PARTNERS		21.00
SHERRY DRY SOLERA		14.00

Toute bouteille est garantie par étiquette et signature.

SANDEMAN WINES

EN DEGUSTATION :

BRUXELLES : Rue de l'Evêque — Porte de Namur
ANVERS : Place de Meir — GAND : Place d'Armes
OSTENDE — BLANKENBERGHE — KNOCKE
LA PANNE — DIGUE DE MER

Bureaux de vente : Bruxelles, 6, Boul. Waterloo. Tél. : 188,57

Il paraît que...

les plus beaux tapis d'Orient, les moins chers,
sont vendus avec la garantie extraordinaire de pou-
voir les échanger après un an d'usage, par le

COMPTOIR D'ASIE, 145, rue Royale. Tél. : 101.19

Voir ses étalages, 1, place Ste-Gudule - Tél. : 126.91

QU'ON SE LE DISE!

Clux Variéles

C. & A. De Baerdemaeker



CONTINUATION DE LA QUINZAINE A FR. 4.95

Maisons de vente à BRUXELLES, LIÈGE, ANVERS, NAMUR, Tournai, OSTENDE, MALINES, VERVIERS, WAVRE.
Catalogue franco sur demande adressée rue d'Aethan, 31-33, SCHAEERBEEK.

Imprimerie Industrielle et Financière (Soc. An.) 4, rue de Berlaymont, Bruxelles. - Le Gérant: Fr. Moortgat.